SOUAD AL-SABAH

UNE FEMME EN MIETTES

Traduit de l'arabe
par
ASMAHANE BDEIR
et GUILLEVIC

PARIS

1

POÉSIE

EDITIONS AL-MUTANABBI

Collection *Littératures*
dirigée
par ASMAHANE BDEIR

SOUAD AL-SABAH

UNE FEMME EN MIETTES

Traduit de l'arabe
par
ASMAHANE BDEIR
et GUILLEVIC

EDITIONS AL-MUTANABBI

Droits réservés pour tous pays
Traduction française et préface
EDITIONS AL-MUTANABBI, 1988

Une Femme en miettes

Souad al-sabah

Du Koweït
Monte une voix.
Elle vient jusqu'à moi,
Lointaine et proche.

Cette voix aime
Se proclamer Koweïtienne,
Elle aime se dire Arabe
Avec orgueil.

Cette voix
Est celle d'une femme
Qui se défend
En attaquant.

L'amour
Qu'elle veut posséder,
Qui la possède
Est plus fort qu'elle,

Mais lui cède-t'elle ?
Le rêve n'est pas mirage.
Plus haut que l'amour :
La vérité sans concession à la fable.

★

En des lieux
Oú les femmes n'ont pas la parole
Une femme ose parler
Et avec quelle force

Puisque sa voix
A la force du vent
Qui du désert
Souffle sur la ville

Pour chanter son besoin de joie,
Exhaler sa colère
Contre l'oppression,
Réclamer la fraternelle égalité.

Mille femmes en une
Ou femme en miettes?
Non. Femme née
Pour le vivant bonheur !

Elle ne tolère pas
Ce qui l'use et le ruine
Et sa voix pour le sauver
Crie la profondeur

Des rapports
Du temps et de l'espace.

★

Poète,
Souad Al-Sabah
N'est pas l'herbe étrangère
Que la terre bédouine rejette.

C'est une femme
Pour qui l'azur
De son ciel
Donne au monde sa couleur,

C'est une mer
Et sa fécondité
Baigne tout le Golfe,
S'étend bien au-delà.

C'est une voix et un regard
S'unissant au Cosmos.
Nourri de silence
Leur chant nous consolide.

Guillevic

Veto sur la lettre « F » comme Femme

I

Ils disent :
Ecrire quelle horrible faute !
N'écris donc pas !
Invoquer les lettres... interdit !
Ne t'approche pas !

L'encre des poèmes est poison,
Méfie-toi, n'en bois pas.
Mais voilà, j'en ai bu
A pleine gorge,
Elle ne m'a pas empoisonnée.
J'ai déjà beaucoup écrit
Et j'ai allumé un grand feu dans chaque corps céleste,
Dieu ne s'est pas mis en colère contre moi
Le Prophète ne s'en est pas senti offensé.

II

Ils disent :
La parole c'est le monopole des hommes,
Ne parle pas !
Faire la cour, c'est l'art des hommes,
Ne sois pas amoureuse !

L'écriture est une mer profonde,
Ne va pas t'y noyer !
Mais moi, j'ai déjà beaucoup aimé,
J'ai déjà beaucoup nagé,
Et j'ai résisté à toutes les mers
Sans me noyer.

III

Ils disent :
Que par mes vers, j'ai brisé les murs de la vertu,
Que seuls les hommes sont poètes.
Comment ? Une poétesse dans la tribu ?

Je me ris de ces sornettes,
Je me moque de ceux qui veulent
Enterrer vivantes les femmes,
A l'âge de la guerre des étoiles !

Je me dis :
Pourquoi est-il permis aux hommes de chanter ?
Pourquoi le chant des femmes est-il ignominie ?

IV

Pourquoi ?
Pourquoi ont-ils inventé ce mur mythique
Entre les arbres et les prairies,
Entre les nuages et la pluie,
Entre gazelles mâles et femelles ?

Qui a dit : la poésie a un sexe ?
La prose a un sexe ?
La pensée a un sexe ?
Qui a dit que la nature rejette le chant des oiseaux ?

V

Ils disent :
Que j'ai brisé le marbre de mon tombeau
Et c'est vrai,
Que j'ai égorgé les chauves-souris de mon siècle
Et c'est vrai,
Que par mes vers, j'ai arraché les racines du
mensonge,
Cassé l'âge de la fonte.

M'ont-ils blessée ?
Rien n'est plus beau qu'une gazelle blessée.

M'ont-ils crucifiée ? Alors merci.
Ne m'ont-ils pas ainsi élevée au rang du Christ ?

VI

Ils disent :
La féminité est une faiblesse.
La meilleure des femmes est toujours contente de son sort.
Se libérer, voilà le péché capital.
La plus belle des femmes, c'est la femme esclave.

Ils disent :
Une femme de lettres est une herbe étrangère
Que la terre bédouine rejette.
La femme qui écrit des poèmes
Est une courtisane.

Je me ris de ce qu'on dit de moi.
Je refuse les idées de l'âge des ferblantiers.
La logique de l'âge des ferblantiers,
Je reste dans les hauteurs et je chante.

Je sais que les orages passeront,
Que les tornades passeront,
Que les chauves-souris passeront,
Je sais que tous ceux qui me tancent disparaîtront,
Et que moi, je demeure.

Feuilles de carnet

I

Je suis femme du Golfe,
L'équateur passe entre mes lèvres,
Sur ma robe se rencontrent les mouettes

Et les étoiles d'été
Qui tombent des jardins de Dieu.

II

Je suis le Sidr[1] toujours vert,
L'alliance du feu et du cuivre,
La fleur du rêve et du sommeil,
La bédouine
Qui, des mers de Chine,
Vient vers toi pour apprendre l'amour :
Enseigne-le moi.

(1) Arbre du paradis

III

Je suis femme du Golfe,
Celle qui s'évade des *Mille et une nuits*,
Des commandements de la tribu,
Et de la tutelle des morts.
Celle qui pour te rejoindre, défie
La marche de l'Histoire et la pesanteur de la terre.
Je suis le palmier aux racines arabes,
La femme qui refuse les demi-solutions.
Alors bénis ma révolution !

IV

Je suis femme du Golfe,
Moitié poisson,
Moitié femme.
Je suis la flûte, le rabab et le café amer,
La pouliche sauvage
Qui écrit avec ses sabots le chant de la liberté,
Le poignard bleu du marin
Qui ne connaîtra le repos qu'après avoir tué la fable.

V

Je suis femme du Golfe,
Celle qui se bat avec ses ongles
Pour que le pain soit à tous,
La pluie soit à tous,
L'amour soit pour tous,
Celle qui résite au sel de la mer,
A ces courants des profondeurs,
A ces hommes aux dents de requin,
A ces agents des polices secrètes.

VI

Je suis femme du Golfe,
Vieillie dans les jarres du temps.
Je suis Al-Salimiyyah,
Je suis Al-Salihiyyah,
Je suis Al-Shuwaykh,
Je suis Aden,
Celle qui, un jour, si tu le veux,
Sera pour toi une patrie.

VII

Je suis la gitane qui te porte dans ses khilkhals[1]
Et ses longues boucles d'oreille
Pour t'emmener au bout du monde,
Au bout de la folle passion.
Ô toi ! qui fais brûler la blancheur de la neige,
La mémoire des parfums !
Toi qui fais brûler ma mémoire !

(1) Ornement avec des clochettes que les femmes portent autour de leurs chevilles.

VIII

Je suis ton poème écrit à l'encre de la féminité,
Ton oiselle,
Ton île,
Ton église,
Ecoute, je t'en prie, les cloches de ma nostalgie
Et frappe quant tu le veux à ma porte
Et suspends à mes cils
Toutes tes tristesses.

Koweïtienne

I

Ami, chez les Koweïtiennes, il y a un peu de l'humeur
de la mer
Alors, avant d'aborder la mer, étudie mon humeur.
Ami,
Ne te trompe pas sur mon calme,
De lui pourrait naître un ouragan.
Ma tranquillité me donne la limpidité des lacs
Et en moi la foudre se déchaîne.
Je suis le feu.

II

Ami,
L'ère du pétrole ne m'a pas souillée,
Elle n'a pas ébranlé ma foi en Dieu.
Si tu cherchais au fond de mon âme,
Tu y trouverais, enfouies au plus profond,
Des perles noires.
Ami,
Toi que j'aime jusqu'à la moëlle de mes os,
Autour de moi tout n'est
Que paille et bulles de savon.
Sois mon navire.

III

Ami,
Si tu la connaissais, la Koweïtienne
Est un grand fleuve d'amour,
Une tempête de khôl.
Dieu te préserve de la pluie de mon khôl et de mes
parfums.
La Koweïtienne t'aime à perdre la raison !
Que peux-tu savoir de mes sentiments ?
Dans ma colère, je suis l'étincelle,
Dans ma joie, le fuseau de soie.

IV

Ami,
La Koweïtienne se tait toujours.
Quand sauras-tu lire entre les lignes ?
Sous les arbres de ma tendresse, allonge-toi,
Imprègne-toi de mon encens,
Mes graines, je les ai semées sur ton sol,
Sur ta poitrine s'étalent mes racines.

V

Ami,
La Koweïtienne a déployé sa chevelure de nuit comme
une passerelle,
Ne te soucie ni de mes gardes,
Ni de mes soldats,
Ni de mes voiles.
La Koweïtienne est lasse de la poussière qu'apporte
le vent chaud du désert.

Elle aspire à l'ombre des jardins,
A la musique des fontaines,
Au chant des oiseaux.
La Koweïtienne
Est en pleine bataille avec l'Histoire, l'issue en est
encore incertaine.

Es-tu mon allié ?
La Koweïtienne t'a nommé prince, ô mon prince !
Dispose du destin des âges,
Dispose de mon destin...

VI

Ami,
Je suis mille femmes en une,
Je suis la pluie,
Je suis l'éclair,
La musique des sources,
La menthe des savanes,
Le palmier dans sa solitude,
Les sanglots du rébab,
La tristesse des déserts.

VII

Ami,
Ô toi qui de ton écharpe fais jaillir la lumière du jour,
Toi que je suivrai jusqu'à ce que je m'abandonne à
la mort !
J'ai tant souhaité que tu deviennes un jour
Ma boucle d'or
Ou
Mon bracelet d'or.

Ami,
Toi, qu'entre des millions d'autres j'ai choisi,
Félicite-moi... de mon heureux choix.

Un asile pour toujours

De ma ville je t'ai donné les clefs
Et d'elle je t'ai fait souverain.
Tous les conseillers, je les ai renvoyés,
J'ai arraché de mon poignet les bracelets de la peur
Et la terreur de la tribu.
J'ai mis ma robe tissée de fils d'impatience,
Pour khôl, j'ai pris la lumière de tes yeux,
J'ai piqué dans mes cheveux, la fleur d'oranger
Que tu m'avais offerte.
Je m'assieds sur le trône, j'attends,
Je demande un asile pour toujours
Dans la ville qu'est pour moi ton cœur.
Ton parfum traverse mon imagination
Comme une épée,
Il fend les murs... les rideaux,
Il me transperce...
Il disperse les débris du temps,
Il me disperse.
Tu me laisses marcher pieds-nus
Sur les débris du miroir,
Tu es parti pour toujours.

Le plus sage parmis les fous

I

On parle des siècles passés,
On parle de Rome,
D'Athènes,
De Florence,
De Cordou dont les coupoles pleurent
Dans la nuit,
Des larmes arabes.
On parle des sept miracles
Et l'on oublie le mien.
On parle du siècle d'or de Maamoun
Et l'on oublie
Qu'il n'existe qu'un siècle d'or, le tien,
Qu'il n'existe qu'une chaîne où je trouve ma liberté :
La tienne.

II

On parle dans de vieux livres
De chefs glorieux,
D'amoureux célèbres,
De peintres,
De musiciens,
De grands poètes,
D'explorateurs, d'inventeurs,
Mais de toi, personne ne parle,
Toi qui me découvris femme
Avant que je ne me découvre femme,
Toi qui m'inventas
Avant l'invention du feu et de la poésie.
Persone ne connaît tes miracles
Toi, l'homme qui en quelques secondes me transforma
En éclats de soleil,
En lingots d'or sculpté.

III

On parle beaucoup de ces fous d'amour,
De ces possédés,
De ces extravagants
Qui se pendirent aux tresses de leur bien-aimée,
S'en allèrent sans retour dans les forêts de la tristesse,
Se battirent pour une femme jusqu'au meurtre,
Et qui, des millions de fois, tournèrent dans le ciel
de la passion,
Jusqu'à en brûler.

J'ai beaucoup lu sur ces fous d'amour,
Mais je n'ai jamais connu un fou plus sage que toi,
Ni un sage
Plus fou que toi.

IV

J'ai lu à propos de rois qui renoncèrent à leur trône
Pour ne garder que celui de leur unique amour.
Ô toi, qui de la tendresse m'enseignas l'alphabet,
Toi, qui m'introduisis à la faculté de la passion,
A ton trône, ne renonce jamais.

V

J'ai lu, de l'amour, tous les dictionnaires,
Et des grands amoureux, toutes les lettres,
J'ai lu *Tawq al-Hamamah,*
Le Cantique des Cantiques, les Psaumes de Salomon,
J'ai lu Ovide, j'ai lu *Les Yeux d'Elsa,*

Mais je n'ai pas encore trouvé
Une histoire qui puisse contenir nos espoirs,
Un poème où nous pourrions séjourner ensemble,
Une langue où nous pourrions dormir ensemble,
Je n'ai pas trouvé, mon bien aimé,
Dans toutes les librairies où je suis allée,
Dans tous les livres que j'ai lus,
Un mot... qui sache parler de moi,
Un mot... qui sache parler de toi,
Toi qui m'as quittée... moi, blessée sur la glace du dialogue impossible,
Je te supplie :
N'écrase pas ce que je peux être.

Folle

I

Folle, je suis tout à fait folle
Et vous êtes sages.
Me voici échappée de l'Eden de la raison,
Vous êtes raisonnables,
A vous les mois d'été, laissez-moi
Les brusqueries de l'hiver.

II

Je suis en état d'amour, aucun espoir de guérison,
Contrainte dans mon corps
Comme des millions de femmes,
Les nerfs à vif.

Si tu me souffles dans l'oreille
En fumée le vent m'emportera,
Perdue comme poisson en pleine mer
Quand lèveras-tu le siège,
Ô toi qui sous ton manteau
Caches la clef de ma maison ?
Ô toi qui de ma journée
Pénètres tous les détails.

III

Je suis saoûle d'amour, mon bien-aimé
Recueille-moi,
Rassemble-moi, je t'en conjure par les Prophètes.
Tu es au pôle Nord,
Mes désirs sont à l'équateur.

Ô mon bien-aimé,
Je rejette les dix commandements.
Derrière moi, l'histoire est de sable et de sang.
J'appartiens à l'amour,
Seulement à l'amour,
Ma patrie : ces orangers qu'incarne ton cœur
Et le reste n'est rien, rien.

Supplique

I

Je te supplie,
Ne te mets pas entre mon livre et moi,
Entre la lumière de mon œil
Et mon œil,
Entre mon khôl et mes cils,
Entre ma bouche et ma voix :
Ce serait une tyrannie
Que je ne supporterais pas.

II

Je te supplie,
Ne te mets pas entre mon miroir et mon visage,
Entre mon corps et mon ombre,
Entre mes doigts et ma page,
Entre ma tasse de café et mes lèvres,
Entre ma chemise de nuit et les draps de mon lit :
C'est une domination
Que je ne supporte pas.

III

Je te supplie,
Ne me broie pas
Entre mes obligations sentimentales envers toi
Et mes obligations historiques envers ma tribu ;
Entre les dix commandements de mon père
Et tes dix commandements ;
Entre les baisers de miel de ma mère
Et tes baisers fous.

IV

Je te supplie
Eloigne ta main de mes heures
Et de l'ordonnance de mes jours.
Je t'ai donné le samedi... le dimanche,
Je t'ai donné le mardi... le mercredi,
L'été, l'hiver,
Le temps déjà passé,
Le temps qui va s'engendrer.

Oh, féodal
Qui chevauches les veines de ma main,
Qui tiens dans ses mains les clefs de mon âge,
Qui me scelles les lèvres avec de la cire rouge,
Pour la millième fois, je te supplie
De m'accorder la liberté de crier
Et de ne pas te mettre entre moi et les nuages
Quand tombe la pluie !

Café

I

Je t'ai surpris
A boire le café noir
De la rivière de mes yeux.
Je t'ai surpris
A lire dans mes yeux
Ton journal du matin.
J'ai hanté les cafés
Pour que tu me boives,
J'ai acheté le journal chaque matin
Pour que tu me lises.

II

Je t'ai surpris
Comme j'allais quitter l'hôtel
Caché dans le miroir de mon sac à main.
J'ai oublié le lieu de mon rendez-vous,
J'ai oublié l'heure de mon rendez-vous,
J'ai oublié avec qui j'avais rendez-vous
Et j'ai décidé de rester avec toi.

III

Je t'ai surpris
A voler le blé des épis de mes boucles
Pour le cacher dans ton cartable,
Je t'ai interdit ce jeu
Et tu l'as poursuivi.
Je t'ai donné une tape sur la main
Pour que tu ne voles plus de grains,
En vain,
J'ai voulu te remettre à l'école,
Tu as refusé,
Et tu t'es assoupi à l'ombre de mes boucles.

L'Univers c'est toi

I

Prends une mappemonde,
Dispose-là comme tu voudras.
Les continents... c'est toi.
Les océans... c'est toi
Et moi, moi... c'est toi.

De ton nom, s'initie toute géographie,
De tes yeux les océans prennent les couleurs,
De ta bouche naît le jour, naît la nuit
Et moi, moi, je nais
Du rythme de ta voix,
Des veines de tes mains.

II

Ton amour me poursuit,
Insatiable requin,
Il me poursuit sur l'eau, dans l'eau,
Il choisit mes points faibles,
Me frappe sans merci
Le visage,
La poitrine,
Le dos,
Les doigts
Jusqu'à ce que tous les océans
Soient rouges de mon sang.

Le Thé à cinq heures

I

Boire le thé à cinq heures avec toi
C'est désormais mon destin !
Où que je sois, il me poursuit,
En Angleterre,... en Malaisie,
En Amérique,... aux Caraïbes,
Sur la terre comme au ciel,
Dans ce monde
Ou dans l'autre, celui que je m'invente
Et dont je remplis mes cahiers
Quand je suis seule.

II

Je suis au plus profond de mon âme, une femme du Golfe
Et du plus profond de mon âme, je t'aime,
Mais boire le thé à cinq heures
C'est désormais un peu de notre culture,
C'est comme une seconde nature,
Une habitude parmi tant d'autres apprises de toi.

Elle m'a donné autant de bonheur
Que de malheur,
Elle a fait de moi un nourrisson qui pleure
Quand vient l'heure de la tétée.

III

Boire le thé à cinq heures
C'est comme une cloche qui tinte dans mon cœur,
Un acte de foi quotidien, je persévère à l'accomplir
Quand pour acte de foi, je n'ai que toi
Et quand je n'ai que ta poitrine pour temple.

IV

Boire le thé à cinq heures,
C'est mon médicament pour guérir,

C'est mon médicament
Pour mourir.

V

Boire le thé à cinq heures :
Mon bonheur... mon malheur,
Mon sourire... mes larmes,
Mon oasis... mon leurre.
C'est désormais la croix où je saigne,
Le fouet qui me brûle le dos
Chaque fois que je m'assieds à une table pour deux
Et que je commande : deux thés,
Un pour moi,
L'autre pour l'homme
Dont j'ignore quand il sera là,
quand il arrivera.

Le Traité

I

Viens,
Je signe un traité de paix avec toi :
Je recouvre mes journées soumises à ta loi,
Ma bouche que tes lèvres assiègent,
Toi, tu recouvres
Ton odeur qui sous ma peau voyage...

II

Ecris le texte que tu désires,
Propose tes conditions,
Je signerai en blanc
Le contrat qui te conviendra
Et qui me retirera de ton agenda,
De tes meubles.

Tu te retireras alors de l'harmonie de ma vie
Et du noir de mes prunelles.

III

Allons, même pour un seul jour, essayons cet
impossible jeu :
J'appelle un homme, n'importe lequel, au téléphone.
Toi, tu composes le numéro d'une inconnue.

Consens,
A ce que je ne m'inquiète pas quand tu es en voyage,
A ce que je ne saute pas de joie quand tu es de retour.
Consens,
A ce que je ne me ronge pas les sangs quand tu es
malade,
A ce que je ne sois pas l'amie de ta tristesse, quand
tu es triste.

Le traité de paix que nous avons conclu
M'interdit de craindre pour toi.

IV

Ecris de ta propre main
Ton acte de condamnation
Et j'écrirai le mien,
Viens... essayons cette grande sottise.
Je dirai devant tout le monde : je ne t'aime pas.
Viens, même par jeu, essayons,
Pour voir ce que donnera ce suicide.

A l'Homme qui craint la mer

I

La date de notre voyage, je l'ai annulée
Car le mal de mer te fatigue
Et aussi le vertige de l'amour
Puisque ta peau fine comme le velours
Ne supporte ni la salure marine
Ni les morsures des requins.

J'ai déchiré notre billet
Et décidé de te dispenser
D'intempéries,
D'odeurs de bateaux,
De folles et de longues distances
Puisque tu es allergique à mes baisers,
Puisque dormir sur le pont des paquebots
Salit ta chemise amidonnée,
Dérange l'ordonnance de tes cheveux
Disposée par le plus habile coiffeur de la ville.

II

Reste sur la terre ferme, mon petit.
Ta mémoire est comme celle de la pierre,
Elle ne supporte pas les grandes évasions.
Reste un citoyen du royaume des arbres
Où il est interdit de circuler librement,
Où il est interdit de changer d'adresse,
Où il est interdit de déranger le cours de l'Histoire.
Reste toujours à la même place... comme l'horloge
de la gare,
Comme un panneau de propagande,
Comme un arrêt obligatoire d'autobus.

III

Beau sire
Qui s'assois en croisant les jambes,
Qui pavoises si fier de ses ex-conquêtes,
Avec moi, je te dispense d'être complaisant.
Je te dispense de m'écrire,
De m'accompagner dans mes sorties en ville,
Je ne voudrais surtout pas entraver ton jeu,
Faire que tu deviennes un amoureux malgré toi,
Un martyr de l'amour
Malgré toi...

Je ne voudrais pas que tu perdes un seul doigt,
Un seul cheveu,
Une seule pierre précieuse
Qui orne ton trône.

Toi, tu es le sage, le sérieux,
Moi, je suis la pagayeuse,
Toi, tu es un maître en relations publiques,
Moi, je suis la gitane,
Qui ne connais rien des masques citadins,
Et de l'art des relations publiques.

IV

Beau sire, qui rengainas son épée,
Oublias l'instinct de combattre,
Je te dispense de tout engagement à mon égard,
Je te dispense de sorties solitaires dans la nuit
Car le froid te fait mal,
Les promenades dans les jardins publics
En ma compagnie te font mal,
Tout comme les moments passés avec moi dans les cafés,
Alors, Beau sire, je te dispense de tout :
Tu es un homme qui ignore la souffrance.

V

Reste où tu es, toi que voilà,
Reste l'esclave de tes petites habitudes quotidiennes,
Attends ton café à huit heures,
Et ton journal
A huit heures vingt
Et ton petit déjeuner à neuf heures,
Reste avec tes dossiers,
Ton courrier, ton cigare cubain,
Planté entre tes lèvres,
Comme une obélisque égyptienne.

VI

Homme, suspendu aux cordes du temps
Reste enseveli sous tes chiffres et ta paperasse,
Reste debout dans le port de la Tranquillité.
Quant à moi,
En compagnie de la mer, je voyage,
En compagnie de la poésie,
En compagnie de l'éclair,
Je voyage en compagnie de toute chose
Qui ne sait rien du temps.

A un Progressiste... du Moyen Âge

I

Si tu savais comme je t'aime,
Tu ne serais pas avec moi comme un pharaon,
Tu ne m'imposerais pas tes conditions,
Comme les dictent les conquérants ;
Si tu savais comme je t'aime,
Tu ne verrais pas en moi un champ à labourer
Comme pensent les propriétaires.

Si tu savais comme je t'aime
Tu ne me regarderais pas comme une chaise d'époque,
Ou une page dans des œuvres anciennes.

Si tu savais comme je t'aime,
Tu ignorerais la répression,
Tu ignorerais l'attaque,
Ton épée ne serait pas ton recours,
Elle, recours des souverains.

II

Ô Monsieur,
Si pour toi, la féminité est souillure
Sur le front,
Que laisseras-tu à ceux qui sont de pierre ?
Homme qui monopolisas l'intelligence,
Astre égoïste,
Qui, du ciel, violas l'autorité !

Toi que mes succès inhibent,
Qui n'aimes pas me voir entourée
Par des essaims de soupirants,
Toi qui redoutes ma réussite,
Mon épanouissement
Et le parfum du jasmin.

Est-ce possible
Que du jasmin l'on déteste le parfum ?

III

Cultivé ?
Et il clame : Que dès leur naissance, l'on enterre les
femmes !
Quelle culture ? Qui sont ces hommes cultivés ?
Cultivé ?
Et il veut voir sa bien-aimée demeurer dans la galerie
des temps !
Progressiste dans ses écrits,
Rétrograde dans son regard sur la femme !
Qu'une femme lui sourit
Et c'est le châtiment de Dieu qui le menace !

Ô toi qui prêches tolérance, justice,
Liberté dans l'amour,
Tu es, je crois, le fanatique des fanatiques,
Jamais je n'ai voulu voir ton ignorance,
Ton insondable ignorance,
Je t'imaginais d'une autre espèce,
Mais je sais maintenant
Que tu es de la plus ordinaire des espèces,
Jamais je n'avais compris que tu étais idolâtre,
L'idolâtre des idolâtres.

Une Femme en miettes

I

Ah ! Monsieur, je suis une femme-créature du pétrole,
Du sable je jaillis comme un poignard.
Astrologie, magie,
Terreur de mamelouks et de paltoquets :
Je les défie.

Je suis Fatima,
Je crie la nuit comme une louve.
Les voitures des hommes du Khaf m'écrasent !
Je suis folle, Monsieur, absolument !
Pour me qualifier, pas de mots.
Ma passion pour vous : fabulation !
Ne brisez pas mes rêves.

II

Ah ! Monsieur, qu'avez-vous fait de moi ?
Je n'appartiens plus qu'à vous seul !
Ma seule nationalité, c'est vous !
Vos enseignements, sire, sont les meilleurs.
Sur tous vos papiers, quand je voyage
Figurent vos seules photos.
Ce que je vois dans les miroirs, ce n'est pas mon visage
Mais le vôtre !
Et quand je suis seule, la musique que j'écoute
Ne reflète que vos goûts.

Vous avez tout colonisé,
Je n'ai plus de place.
Vous avez accaparé le temps,
Je n'ai plus de temps,
Ma maison, mon foyer, mon soutien, c'est vous.
Je n'ai plus de pays,
Vous êtes devenu le seul pays.

Ah ! vous qui, empan après empan, m'avez colonisée
Toutes mes adresses, vous les avez effacées
Et si l'on crie mon nom
C'est votre nom que l'on crie.

III

Monsieur, Monsieur,
Vous qui me régentez sans loi ni foi,
Vous qui me retenez, mais comme de l'eau entre vos
doigts,
Galopin que je n'ai pas pu dresser,
A qui j'ai offert l'été,
Qui m'a offert l'orage,
Galopin que j'ai tiré de mes entrailles
Que vous êtes beau !

IV

Ah ! Monsieur.
Dans cette ville soyez le bienvenu.
Pour mon bien-aimé, j'ai caché une fleur de jasmin
dans mes cheveux.
Ah ! je suis votre propriété
Sans titre, sans témoin !
Vous m'envahissez
Sans sommation, ni chevaux, ni soldats !
Comme la foudre, vous fondez sur moi !
Avant vous, je possédais une terre, des frontières,
L'amour m'a fait perdre ma terre
Il m'a fait perdre mes frontières.

V

Ah ! Monsieur,
Extirpez-vous de mes nerfs !
Sortez de ce que j'écris,
De mon encre,
De mes vers,
Des veines de ma main !
Ah ! Monsieur,
Quittez les draps de mon lit,
Laissez-moi
A l'eau qui glisse sur mon corps le matin !
Sortez de mes épingles, de mes peignes,
De mon khôl !
Que vous occupiez mes lèvres une année entière,
Ce n'est pas raisonnable, que vous m'égorgiez
Et que vous m'en rendiez responsable
Ce n'est pas raisonnable !

Eloignez de moi l'épée de votre terreur !
Ce n'est pas de l'amour...
Jusque dans le moindre détail
C'est...
Une invasion barbare.

VI

Monsieur, Monsieur !
Ah ! Vous qui me portez comme une robe de feu,
Serait-ce possible
Que vous retiriez vos mains de ma poitrine pour que
je respire ?
Que Dieu vous accorde tout !
Serait-ce possible que vous me libériez ?
Sans vous, je ne vois pas les couleurs,
Sans vous,
Je n'entends pas les voix.

Sans vous, je ne connais ni le soleil, ni la mer,
Ni la nuit, ni les astres.
Ah ! Monsieur,
Dans la mer de mon pays, j'étais pareille à une perle,
Puis entre vos mains la passion m'a jetée.

Me voilà, maintenant, une femme en miettes !
Ah ! Monsieur,
Vous ne verrez plus en moi qu'une femme en miettes !
Vous ne verrez plus en moi qu'une femme en miettes !
Vous ne verrez plus en moi qu'une femme en miettes !

La Rose de la mer

I

Koweït... Koweït...
De tes ports appareillent le temps,
Une oasis d'amour, une aire de salut,
Un noble peuple,
Un Dieu généreux,
Une terre ceinte d'orgueil.

II

Koweït... Koweït...
Des rivages lisses comme des miroirs,
Une mer qui prodigue chaque matin des cadeaux
par milliers,
Le thé de mon père,
Le sourire de ma mère,
Mon cartable... ma tresse,
La tasse de lait avant le départ pour l'école,
Et la première lettre d'amour qui m'arriva
Soulevant en moi une tempête.

III

Koweït... Koweït...
Je te porte,
Là où je vais, talisman sur mon cœur.
Je te porte,
Bouton de rose enfoui dans mes cheveux.
Je te porte tatouage au cœur de ma passion.
Jusqu'à la fin,
Jusqu'à la fin,
Jusqu'à la fin de mes jours, je te porte.

IV

Koweït... Koweït...
Ici commença le voyage de Sindbad.
Ici fleurit la rose de la mer.
Ici, le premier, Ibn Majed
Cueillit une étoile, planta des palmiers,
Fonda des royaumes, le temps d'un défi.
Ici, poésie et palmiers dans l'eau du Golfe
Ensemble se baignent.

V

Koweït... Koweït...
Je t'aime... soleil
Dispensant ta lumière à l'univers,
Terre, dispensant ton blé aux affamés,
Partageant les peines de ceux qui sont dans la
tourmente
Et les blessures des révoltés.

VI

Koweït... Koweït...
La liberté d'expression c'est ton patrimoine.
Dans tes bras, l'enfant de l'amour
Est le plus beau des enfants.
L'arabisme s'enracine en toi.
Reste le grand cœur que tu fus toujours,
L'étoile qui éclaire,
Sois un phare pour les égarés,
Un oreiller pour les épuisés de fatigue,
Une mère comme toute mère
Embrassant tous ses enfants.

VII

Koweït... Koweït...
J'aime ton sourire,
J'aime le tempo de ton rire,
J'aime ton silence, ta lassitude,
J'aime la profondeur de ton regard
Quand la tristesse le marque.
Je t'aime quand je suis loin de toi.
En moi, j'évoque chacune de tes pierres.
Je t'aime malgré les lances des Mongols
Et les armées des Tatars.
Je t'aime quand les tempêtes brodent le ciel
Et quand le transpercent les flammes.
Pourquoi est-ce face aux plus grands dangers
Que tu es le plus beau ?

VIII

Koweït... Koweït...
Le monde arabe a décidé d'assassiner les mots,
Il a décidé d'exterminer tous les oiseaux, toutes les colombes
Et nous, nous sommes des oiseaux errants qui ne veulent que le droit de parler librement.
Nous sommes des oiseaux domestiqués qui ne supportent
Ni qu'on leur lave le cerveau, ni qu'on leur broye les os.
Nous sommes des mots combattants.
Par la poésie, ils seront plus forts que l'obscurantisme des siècles.

Mon bonheur ce sera : que mon pays toujours demeure
Une terre d'asile pour toutes les espèces d'oiseaux
Et le séjour élu par les chanteurs et les poètes !

IX

Mon bonheur ce sera que la terre de mon pays
Devienne un lieu saint que les violettes et les martyrs
élisent,
Un toit pour ceux que les guerres fraternelles vouent
à la belle étoile.
Mon bonheur ce sera : que mon pays
Demeure une île merveilleuse de liberté
Où l'aurore pointe quand elle veut,
Où la mer gronde quand elle veut,
Où les vagues se déchaînent quand elles veulent.
Mon boneur ce sera : que mon pays
Demeure un ciel ouvert,
Une fenêtre ouverte à l'air libre.

Mais qui sont ces services qui confisquent notre ciel,
Qui confisquent nos valises et donc nos voyages ?
On dit même qu'ils ont mis en prison la lumière de
la lune !

Mon corps est un palmier

I

Je suis fille du Koweït,
Fille de ce bord de mer endormi sur le sable
Comme une belle gazelle.
Dans mes yeux se rencontrent
Les étoiles et les palmiers.
Ici... mes ancêtres ont pris la mer
Puis sont revenus... porteurs de l'impossible.

II

Je suis fille du Koweït
Et j'ai grandi heureuse, avec les perles de la mer
En ramassant des coquillages et des astres.
Ah ! comme la mer était, avec moi, douce et
généreuse !

Puis est venu le pétrole, Satan maudit,
Et tous, hommes et femmes, devant lui, nous nous
sommes aplatis
Et nous l'avons adoré, soir et matin.
La loi du désert : honneur, hospitalité, nous l'avons
oubliée
Et aussi le « Mihbaj » »[1] et notre ancienne poésie
Et dans les futilités nous nous sommes noyés,
Nous avons détruit tout ce qui était lumière,
Authenticité, grandeur.

(1) Mortier où l'on pile le café.

III

Je suis fille du Koweït,
J'habite le soleil,
Le matin est un de mes noms,[1]
Mes ancêtres ont inventé la mer, les flots,
La musique du vent,
Ils ont pris la mort pour amie
Et si hautes furent leurs ambitions
Que, ni leurs chevaux, ni leurs épées
Ne connurent le repos.

Puis la malédiction du pétrole s'est établie sur nous,
Tout ce qui était interdit est aujourd'hui licite,
Nos jardins sont des lits de débauche
Et les femmes étrangères
Parfument nos nuits.
On jette les dinars à leurs pieds,
Sur leurs corps s'alignent les verres.
Ainsi, ma patrie
Se déploie le drapeau du combat,
Ainsi, pleure accrochée au mur
La noble épée de mon père.
Ainsi, pleurent de désespoir toutes les armes.

(1)Le patronyme de l'auteur « Al-Sabah » signifie en arabe, le matin.

IV

Ma patrie est devenue, pour moi, méconnaissable.
Serait-ce un bazar ?
Seraient-ce des chèques sans provision ?
Des tripots ?
Ces cinquante requins qui sillonnent nos mers ?
Serait-ce le peuple koweïtien
Egorgé, en plein jour, par les maffias ?
Colère, ô terre
Toi qui n'as participé à la guerre que par des cris !
Femme en travail qui n'accouchas
Que des chevaliers du « Manakh » ![1]

(1) Rue des cambistes à Koweït.

V

Colère...
Ô terre qui as trop dormi
Dans un lit en or !
Colère...
Ô terre qui bois du pétrole
Et qui bâtis ton trône sur des bûches !
Colère...
Ô terre qu'enivre l'argent !
Toi, que la prodigalité a rendue aveugle,
Moi, je refuse d'avoir pour destin, le pétrole.

VI

Je n'adore pas le feu,
Ses flammes, je ne les alimente pas avec mes enfants.
Ô mon pays :
Sors du cours des changes et de la bourse !
Rejoins l'armée des Arabes !
Il y a des enfants qui meurent au Liban !
Il y a l'honneur violé...
Colère, ô terre,
Il n'y a que la colère pour labourer la terre.

Je suis fille du Koweït.
Chaque fois que je pense aux Arabes d'aujourd'hui
Je pleure.
Chaque fois que je pense à ce qu'est devenu
Koraish[1]
Après la mort du prophète,
Mes larmes me trahissent, je pleure.
Chaque fois que je pense à Bagdad, à ses quartiers,
A l'armée irakienne qui sauve l'honneur de nos
enfants
Je pleure.

(1) Tribu du Prophète.

VII

Chaque fois que je questionne les gens de chez moi
Et que je me demande avec tristesse,
Le sang devient-il de l'eau ?
Le sang devient-il de l'eau ?
Et que je ne trouve personne des miens pour
m'entendre,
Je pleure.
Chaque fois que je pense à ceux qui ont renié
Les liens de l'histoire, les liens parentaux, les liens
utérins
Et qui, dans la grande bataille,
N'ont pas couru au secours de Bagdad,
Je pleure.
Comment se sont-ils bouché les oreilles ?
Alors que Bagdad est pour eux, un toit, une maison !

VIII

Chaque fois que dans mes rêves je vois Saladin
Mendier à Jérusalem des miettes de pain,
Mendier à la porte des chevaliers arabes,
Chaque fois que je le vois
Errant, cherchant dans le désert les emplacements
De Tayy, Tamim, Gozayyah,[1]
Chaque fois que je vois Saladin au poste de police
Plaqué au mur, sans répondant, sans identité,
Je crie de toute ma plaie :
Ô siècle maudit, où l'Epée arabe
Doit présenter sa carte d'identité...

(1) Tribus arabes

IX

Je suis fille du Koweït.
Chaque fois que j'évoque les Arabes d'aujourd'hui,
je pleure.
Chaque fois que je pense à ce qu'est devenu Koraish
Après la mort du prophète,
Mes larmes me trahissent, je pleure.
Chaque fois que je vois cette patrie
Prise entre deux oppressions, je pleure.
Chaque fois que je scrute sa carte d'hier
Et celle d'aujourd'hui
Je pleure.

X

Chaque fois qu'à Rome ou à Paris,
Je vois un oiseau qui chante sans peur,
Je pleure.
Chaque fois que je vois un enfant arabe
Téter la haine distillée par les radios,
Je pleure.
Chaque fois que je vois une armée arabe
Tirer sur son peuple, je pleure.
Chaque fois qu'un dirigeant me parle
Du grand amour que son peuple a pour lui,
De la « shura », de la liberté d'expression, je pleure.
Chaque fois que dans un pays arabe, un policier
Me fait subir un interrogatoire sur mon passeport
Je retourne d'où je viens...

XI

Je suis fille du Koweït.
Mon cœur peut-il devenir sec et froid
Comme un cheval de bois ?
Annuler mon appartenance au peuple arabe,
Est-ce possible ?
Mon corps est un palmier qui boit l'eau de
Chatt-el-Arab.
En moi, se gravent toutes les fautes, toutes les
tristesses,
Et toute l'espérance des Arabes.

XII

Toujours je resterai
Dans l'attente du Mahdi
Qui nous reviendra
Avec dans ses yeux un oiseau qui chante,
Une lune
Et l'annonce de la pluie.
Toujours je resterai
A la recherche d'un saule, d'une étoile,
D'un paradis caché derrière un mirage.
Toujours je resterai
Dans l'attente des roses
Qui surgiront des ruines...

Poèmes d'amour pour une épée d'Irak

I

Femme,
J'ai décidé d'aimer l'Irak
Et de l'épouser devant toutes les tribus.
Depuis mon enfance, j'ai puisé
Mon khôl dans les nuits d'Irak,
Le henné de mes mains
Je l'ai tiré de l'argile d'Irak
Et si j'ai gardé de longs cheveux
C'est pour qu'ils soient pareils aux palmiers d'Irak !

II

Femme,
Je ne ressemble à aucune autre femme,
Je suis la mer, le soleil, la perle
Ma nature exige que j'épouse une épée,
Un million de palmiers
Et toute l'eau du Tigre !
Ma nature exige que j'épouse
Le hennissement des pur-sang superbes !

Comment pourrais-je fonder un lien d'amour
Si de l'héroïsme, ce lien n'a pas reçu le baptême ?
Et comment des femmes peuvent-elles aimer
Des hommes sans virilité ?

III

Femme,
Je suis comme je suis
Et si un jour l'amour vient me frôler
Je ne lui chanterai pas de louanges.
Femme, je viens du sud de l'Irak.
Babylone dort dans mes yeux
Et des peuples de très anciennes tribus
Passent sur mon front.
Je suis tantôt tablette sumérienne,
Tantôt vigne babylonienne,
Tantôt étendard arabe.

La nuit de mes noces fut celle du Gadisiyyah.
Mon mariage s'est fait
A l'ombre des épées, à la lumière des torches.
Pour dot, j'ai reçu un pur-sang et cinq épis de blé.
Que demandent à l'amour les femmes ?
Elles ne demandent qu'un poème,
Un temps de gloire,
Une épée qui se bat.
Que demandent à la gloire les femmes ?
Que plus que la gloire, elle soit éclat, un bel éclat
Dans les yeux de celui qui combat.

IV

Salut à mes souvenirs du Chatt-el-Arab !
Salut à l'oiseau de mer qui danse au-dessus des
roseaux !
Salut au soleil, bracelet d'or
Qui plonge dans le golfe !
Salut à mon père
Qui m'a offert un livre au soir de ma fête !
Salut au visage plein de grâce de ma mère,
Enchanteur comme la lune !
Salut au palmier de notre maison
Qui prodigue le meilleur des fruits !
Salut aux éclats de rire du tonnerre !
Salut aux gouttes de pluie,
Salut aux sanglots des mâts,
A la tristesse des bateaux avant le départ !

Irak, Irak, quand je me souviens de toi
Sur mes lèvres s'épanouissent les arbres.
Comment oublier ce que je ressens
Puisque mon destin c'est de t'aimer.

V

Femme, j'ai décidé d'aimer l'Irak.
Pourquoi l'Irak ?
Pourquoi cette passion pour l'Irak ?
Pourquoi ces poèmes-offrandes pour l'Irak ?
Parce qu'ici le matin
Ne ressemble à aucun autre matin.
Parce qu'ici les blessures
N'ont jamais l'aspect des autres blessures.
Parce que derrière le noir de leurs pupilles
Les yeux des femmes cachent des armes.

Pourquoi l'Irak ?
Pourquoi les larmes des amoureux débordent-elles
Quand débordent les eaux de l'Euphrate ?
Pourquoi les richesses de Bagdad
Amassent-elles tant de khôl, tant de souvenirs ?
Pourquoi la splendeur du chant irakien
Pénètre t-elle le plus secret de notre cœur ?
Pourquoi la prière faite devant le mausolée d'Ali
Vaut-elle mille prières ?

VI

Pourquoi ?
Pourquoi Bagdad plutôt que toute notre terre arabe
Sa bat-elle
Et garde-t-elle nos portes ?
Pourquoi défend-elle notre intime bonheur ?
Pourquoi protège-t-elle nos biens ?
Pourquoi ?
Pourquoi l'Irakien meurt-il pour que s'accomplisse
le message ?

VII

Les hommes du désert —
Ivres... ils ne sont pas ivres,
Aiment chasser les oiseaux,
Aiment la chair des gazelles et des outardes.
Pourquoi l'Irakien meurt-il tandis que les autres
Chantent Hinde et s'apitoyent sur Nouwar ?
Pourquoi l'Irakien meurt-il tandis que les hommes
futiles
Le soir s'égarent comme des insectes
Et le jour tombent de sommeil ?
Pourquoi l'Irakien meurt-il tandis que des hommes
très riches
Dans les cabarets de Paris... dans leurs très riches
maisons
Ne savent plus à quel saint se vouer ?
Sans l'Irak, ils ne seraient qu'esclaves.
Ils ne seraient que poussière sans l'Irak.

VIII

Pourquoi... pourquoi j'aime l'Irak ?
Ah ! Je n'ai pas le choix
Car Bagdad fut la cotte de mailles des Arabes,
La muraille devant les Mongols...

A Gamal Abdel Nasser

I

Avec lui nous étions grands dans le livre du temps !
Nous étions des coursiers embrasant de fierté
l'horizon !
Il était l'aigle, le mythe qui, sur ses ailes
Nous emportait jusqu'aux paisibles rivages.
Il était grand comme l'espace,
Il éclairait comme les fanals.

Neuve comme les prophéties,
Sa parole était profonde comme celles des grands
prêtres.
Toujours des éclairs traversaient ses yeux
Comme ce que le feu dit du feu.

II

Avec lui nous étions des soleils
Prodigant la lumière sur tout l'univers.
Avec lui, nous étions des montagnes de silex.
Il nous épargnait l'abaissement et le mépris.

On nous prénommait de son nom
Si tous on oubliait le nôtre.
On l'appelait : Père
Si nous venions à perdre nos pères.
Lui, nous aurait sauvés de l'esclavage
Et libérés de nos peurs.
Lui,
Qui réveilla l'homme au plus profond de nos cœurs.

III

Il était le plus beau dans notre histoire.
Il était le plus haut palmier de nos déserts,
Le rêve qui se ramifie sous nos paupières,
Le poème naissant comme l'éclair, sur nos lèvres.
Avec lui on survolait notre monde,
Se riant des frontières artificielles,
Des royaumes fabriqués,
Des habits étriqués, ridicules,
Rapiécés,
Des étendards délavés.

IV

Il était à notre image.
Nous étions à son image.
Il lisait l'Histoire dans nos regards.
Nous lisions notre bel avenir dans son regard.
L'élévation de notre front
Inspirait l'élévation de son front.
La force de notre poing
Inspirait la force de son poing.
Nos enfants ont tété le lait de sa révolution.
Il était la puissance de nos tréfonds,
La flamme bleue de nos prunelles
Et l'ouragan, l'orage et le déluge.

V

Il était le Mahdi,
Il cachait la pluie sous son manteau.
Quand il soufflait dans son cor
Les arbres le suivaient,
Son front portait des épis et des blés,
Dans sa voix vibraient les appels à la prière,
Sa force faisait pousser les épis,
S'unir les tribus,
Se réveiller l'orgueil des cavaliers ;
Sa force rétablissait le royaume des Arabes.

VI

Il était l'étoile de nos voyages,
Le verbe fécond de notre culture.
Il était le Christ de notre foi.
C'est lui qui nous a baptisés.
C'est lui qui nous a rassemblés.
C'est lui qui nous a enseignés :
Que les peuples prisonniers
Deviendront les geôliers de leurs maîtres,
Que les peuples affamés
Mangeront leurs barreaux...

VII

Ô Nasser, tu es loin,
Nous souffrons de ton absence,
Nous élevons nos mains vers toi.
Chaque fois que givre et brouillard nous enserrent.
Nous cherchons tes yeux dans la nuit
Et nous ne trouvons qu'illusions et mirages.

Ô Nasser, le magnifique,
Où es-tu ? Où es-tu ?
Après toi, il n'y a plus ni poésie, ni prose, ni pensée,
ni livre.
Après toi, l'épée dort dans son fourreau
Et les mouches sont devenues des aigles !

VIII

Ô Nasser, le magnifique,
Lis-tu dans ton exil, les nouvelles de la patrie ?
Une partie est volée,
Une autre est en location,
Une autre est divisée,
Une autre encore est rapiécée,
Une autre a normalisé.
Une autre est bouclée,
Une autre s'offre,
Une autre cherche à s'entendre,
Une autre a capitulé,
Une autre est sans porte ni toit.

IX

Ô Nasser, le magnifique,
Ne demande pas de nouvelles des Arabes,
Ils excellent dans l'art de l'insulte,
Leurs dialogues ils les poursuivent à coups de griffes
et de crocs.
Leurs peuples, ils les encerclent de flammes et de
baïonnettes.

Ô Nasser, le magnifique,
Pardonne-moi !
Je n'ai plus rien à dire
En ces temps de désolation.

TABLE DES MATIERES

Souad Al-Sabah	9
Veto sur la lettre « F » comme Femme	15
Feuilles de carnet	23
Koweïtienne	33
Un asile pour toujours	43
Le plus sage parmi les fous	47
Folle	55
Supplique	61
Café	67

L'Univers c'est toi 73

Le Thé à cinq heures 77

Le Traité 85

A l'Homme qui craint la mer 91

A un Progressiste du Moyen Âge 99

Une Femme en miettes 105

La Rose de la mer 113

Mon corps est un palmier 125

Poème d'amour pour une épée d'Irak 139

A Gamal Abdel Nasser 149

EDITIONS AL-MUTANABBI
Tél. : 47.22.10.54

Cette édition du recueil de Souad AL-SABAH, Une Femme en miettes, a été tirée à 1000 exemplaires sur papier Christina brillant et 50 exemplaires sur grand papier, numérotés et signés.

Achevé d'imprimer le 18 août 1988 à Paris sur les Presses de TIPE.

Dépôt légal : 3° trimestre 1988